



ELOISA JAMES  
*Ma duchesse  
américaine*  
LES DUCHESSES



AVENTURES & PASSIONS

POUR elle

## **Eloisa James**

Diplômée de Harvard, d'Oxford et de Yale, spécialiste de Shakespeare, elle est professeure à l'Université de New York et auteure de romances historiques traduites dans le monde entier. Elle a été récompensée par de nombreux prix.

Ma duchesse américaine

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

### **LES SŒURS ESSEX**

- 1 – Le destin des quatre sœurs  
N° 8315
- 2 – Embrasse-moi, Annabelle  
N° 8452
- 3 – Le duc apprivoisé  
N° 8675
- 4 – Le plaisir apprivoisé  
N° 8786

### **LES PLAISIRS**

- 1 – Passion d'une nuit d'été  
N° 6211
- 2 – Le frisson de minuit  
N° 6452
- 3 – Plaisirs interdits  
N° 6535

### **IL ÉTAIT UNE FOIS**

- 1 – Au douzième coup de minuit  
N° 10163
- 2 – La belle et la bête  
N° 10166
- 3 – La princesse au petit pois  
N° 10510
- 4 – Une si vilaine duchesse  
N° 10602
- 5 – La jeune fille à la tour  
N° 10786

### **LES DUCHESSES**

- 1 – La débutante  
N° 11065
- 2 – Le couple idéal  
N° 11159
- 3 – Lady Harriet  
N° 11172
- 4 – Lady Isidore  
N° 11184
- 5 – Jemma de Beaumont  
N° 11288
- 6 – Le duc de Villiers  
N° 11297
- 7 – Trois semaines avec lady X  
N° 11190
- 8 – Quatre nuits avec le duc  
N° 11481

ELOISA  
JAMES

LES DUCHESSES – 9

Ma duchesse  
américaine

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Nicole Hibert*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailupouelle.com](http://www.jailupouelle.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*

MY AMERICAN DUCHESS

*Éditeur original*

Avon Books, an imprint of *HarperCollins* Publishers (New York)

© Eloisa James, 2016

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2017

*À Joe et Leanne, deux jeunes gens venus de York, en Angleterre, pour séjourner chez nous à New York.*

*Joe garda dans sa poche une bague de diamants durant quatre jours, le temps de trouver l'endroit idéal pour faire sa demande, dans Central Park.*

*Que votre vie commune soit aussi romantique que l'histoire de Merry et Trent, et la demande en mariage de Joe – un rêve de romancière.*





# 1

6 avril 1803

*Bal donné par lady Portmeadow au profit de l'hôpital de la Charité de l'East End, 15 Golden Square, Londres*

Il était précisément neuf heures du soir lorsque lord Cedric Allardyce mit gracieusement un genou à terre, signalant ainsi qu'il allait demander Mlle Merry Pelford en mariage.

Les yeux baissés sur les boucles blondes de son prétendant, Merry avait du mal à croire que c'était bien à elle que tout cela arrivait. Elle dut ravalier un gloussement nerveux quand Cedric lui glissa un diamant à l'annulaire, en la complimentant sur la finesse de ses doigts.

Elle avait l'impression d'être sur une scène de théâtre, dans le rôle d'une jeune Anglaise, fragile et délicieusement féminine. La comédienne qui interprétait normalement ce personnage ayant déclaré forfait, Merry Pelford, avec ses allures de cigogne, l'avait remplacée au pied levé.

À neuf heures et deux minutes, Cedric concluait son discours dans une envolée lyrique, Merry se forçait à ignorer un soupçon de nausée uniquement dû à la nervosité, et acceptait de devenir sa femme.

Tandis qu'ils regagnaient la salle de bal, la tutrice de Merry, sa chère tante Bess, s'exclama :

— Vous allez si bien ensemble, tous les deux ! Comme le jour et la nuit, ajouta-t-elle. Ou plutôt non... comme l'aube et la nuit. Tiens, ce n'est pas mal, il faut que je le note.

— Ma tante est poète, expliqua Merry à Cedric.

Avant que Bess ait pu justifier ce qualificatif en leur déclamant quelques-uns de ses vers, l'oncle Thaddeus – qui détestait cordialement la poésie – entraîna Cedric dans la salle de jeu. Merry en profita pour ôter son gant et admirer sa bague de diamants.

— Cedric est un ami du prince de Galles, chuchota-t-elle.

Bess fronça le nez.

— Il est certes toujours utile d'avoir des relations haut placées, cependant ce prince de Galles ne me paraît pas très fréquentable.

La tante de Merry avait grandi à Beacon Hill. Son père étant un Cabot, sa mère une Saltonstall, elle se considérait comme la fine fleur de la haute société américaine. Les aristocrates anglais, y compris de sang royal, ne l'impressionnaient donc pas.

— Cedric pense qu'on fait de Son Altesse un portrait tout à fait injuste, rétorqua Merry avec force.

Elle épousait un Anglais ; par conséquent, elle se devait de faire siennes les convictions des Anglais.

— Je n'ai rencontré qu'un seul prince dans ma vie – ce Russe qui courtoisait ta cousine Kate. Il se pliait en deux pour vous saluer et se redressait d'un coup. Rien qu'à le voir, j'en avais mal aux reins.

— Le prince Evgueni... Je me souviens qu'il portait toujours des gants blancs.

— Avec ses gants et ses courbettes, on aurait dit un de ces lapins à queue blanche qui sautent partout à la saison des amours.

Tante Bess savait comme personne filer la métaphore.

— Quelle merveilleuse soirée ! enchaîna-t-elle. Si seulement ton père était là... Mais je suis sûre que ta mère et lui nous regardent de là-haut. C'est probablement lui qui a fait germer dans mon esprit l'idée de ce voyage en Angleterre.

Merry en doutait fortement. M. Pelford avait été un fervent patriote, il avait même été élu représentant du Massachusetts au Congrès continental.

Il avait fait son chemin dans le monde grâce à un brevet de métier à tisser et à la spéculation foncière, puis en siégeant à la Chambre des représentants. Merry avait la certitude que s'il n'avait pas succombé à une maladie du cœur, il aurait fini président des États-Unis.

— Quoique, à la réflexion, ton père n'aurait peut-être pas été d'accord, reprit Bess, comme si elle lisait dans les pensées de sa nièce. C'est sûrement ta mère qui m'a soufflé l'idée de ce voyage. Elle aimait profondément la terre de ses ancêtres.

Merry planta un baiser sur la joue rose de sa tante.

— Papa n'aurait rien à eu à redire. Oncle Thaddeus et vous avez été pour moi des tuteurs exemplaires.

— Tu étais une fillette adorable, répliqua Bess, les yeux embués. Tu m'as comblée, moi qui ne pouvais pas avoir d'enfant. Dire que tu vas devenir une lady anglaise... je n'en reviens pas.

Merry n'en revenait pas non plus.

— Nom d'un petit bonhomme, il fait une chaleur de four dans cette salle ! se plaignit soudain Bess, agitant son éventail si énergiquement que les plumes ornant sa coiffure se gonflèrent comme des voiles de vaisseau. Je fonds comme du saindoux.

— Si nous sortions un moment sur la terrasse ? suggéra Merry en montrant les hautes portes-fenêtres, ouvertes pour laisser entrer la brise printanière – ce qui ne suffisait malheureusement pas à rafraîchir l'atmosphère.

— À condition qu'il ne pleuve plus.

Dès qu'elle eut respiré un bol d'air frais, Bess retrouva son entrain.

— Ton Cedric est follement séduisant ! Un titre est appréciable, j'en conviens, mais personnellement j'estime qu'il vaut mieux juger un homme sur ses propres mérites. Sans feuille de vigne, si tu vois ce que je veux dire.

— Tante Bess ! protesta Merry en l'entraînant à l'écart. Attention à vos paroles. Les aristocrates anglaises prônent la pudeur.

Ce n'était pas le cas de Bess, inutile de le préciser.

— Pff... Je vois ici un tas de femmes qui feignent de n'avoir jamais lorgné un homme, alors qu'en réalité elles patrouillent dans cette salle de bal comme des maquignonnes à la foire aux bestiaux.

— Les Anglaises ont des manières extrêmement raffinées, objecta Merry.

— Du moins se plaisent-elles à le croire. Mais on juge l'arbre à ses fruits, ma chérie. En l'occurrence, à la mode masculine. Ces culottes de soie que portent les hommes prouvent, s'il en était besoin, que les dames n'ont pas les yeux dans leur poche.

— Tante Bess !

— Je peux parler franchement, puisque te voilà de nouveau fiancée, répliqua Bess, imperturbable. Et à propos de culotte de soie, ton Cedric est visiblement bien pourvu.

Elle émit un rire de gorge.

— Ce qui me rappelle que j'ai promis ce quadrille à ton oncle. Il est aussi pataud qu'un hanneton, mais un bon petit galop le réjouit. Rentrons, ma chérie.

— Si cela ne vous ennuie pas, ma tante, je préfère rester dehors un moment.

Bess lui étreignit affectueusement le bras.

— J'aime te voir sourire de cette façon. Ton Cedric sera un excellent camarade de jeux. Pour votre nuit de noces, vous chanterez comme des grillons dans une cheminée.

Là-dessus, plumes au vent, Bess s'en fut à la recherche de son mari.

Resserrant son châle autour de ses épaules, Merry renversa la tête en arrière pour contempler le ciel nocturne.

Elle oubliait sans cesse qu'on ne voyait pas d'étoiles à Londres. Qu'il pleuve ou non, la brume et la fumée les masquaient.

Dès quatre heures de l'après-midi, il faisait sombre dans les rues. Mais Cedric adorait cette ville, et donc ils vivaient ici. Inutile de rêvasser, de regretter les étoiles. Ou les jardins.

Merry avait la passion des jardins. Elle ne se contentait pas de faire des bouquets, à l'instar de ses amies d'enfance. Elle aimait « patouiller dans la boue », selon l'expression de son oncle, planter, rempoter et tailler pour atteindre la perfection.

Elle en était là de ses réflexions lorsqu'un homme surgit sur la terrasse, marmonnant des jurons que les oreilles sensibles d'une jeune femme n'étaient pas censées entendre.

Elle s'approcha subrepticement, dans l'espoir d'enrichir son vocabulaire. Hélas, elle capta seulement le terme « foutaises », qu'elle connaissait déjà.

L'inconnu agrippa la balustrade. Il semblait furieux. Quelqu'un avait dû l'énervé, et il était sorti pour se calmer. Les aristocrates anglais, ainsi qu'elle le constatait depuis son arrivée à Londres, avaient le don de lancer des remarques cinglantes. Son cher Cedric pouvait lui aussi se montrer blessant – mais seulement quand on le provoquait.

En ce qui la concernait, si elle avait été susceptible, elle serait fâchée contre la moitié des invités à ce bal, qui se moquaient ouvertement de son accent de Boston.

L'homme qui pestait entre ses dents, en foudroyant du regard une innocente haie d'aubépine, était certainement d'une classe sociale inférieure, le genre d'individu que la plupart des gens présents dans cette salle ne remarquaient même pas.

En Amérique, il serait libre de gravir les échelons de la société. Il serait jugé sur ses mérites et non sur sa naissance. Mais ici, en Angleterre, on était condamné à croupir dans son milieu d'origine jusqu'à sa mort.

Comparé à Cedric qui arborait des tenues somptueuses, tissées de fils d'or et d'argent, il avait l'air, avec son austère redingote noire à la mode des quakers, d'un pauvre hère.

Sa cravate – pour ce qu'elle en voyait – était mal empesée et nouée à la diable. Sans doute n'avait-il pas de valet.

Un Américain, peut-être. Ce qui expliquerait ses cheveux courts et ses vêtements.

Poussée par un élan patriotique, elle s'approcha encore et lui toucha timidement le bras.

Lorsqu'il pivota, elle sut aussitôt qu'elle s'était trompée sur sa nationalité, mais aussi sur son rang social. L'arrogance qui se lisait sur son visage était indiscutablement celle d'un membre de l'aristocratie britannique. Tout en lui, jusqu'à sa chevelure blond foncé – de la couleur des pièces d'or antiques –, respirait la noblesse.

— Oui ? fit-il d'une voix grave où elle crut percevoir une note dédaigneuse.

Il regarda sa main sur la manche de sa redingote. Merry se recula vivement.

Seigneur Dieu...

Une lady anglaise n'adressant jamais la parole à un inconnu, il s'attendait sans doute à ce qu'elle coure se cacher dans un trou de souris, comme une femme de chambre.

Eh bien, il en serait pour ses frais. Une Américaine ne battait pas en retraite devant un Anglais, noble ou roturier.

La tête haute, elle soutint crânement son regard – où elle vit passer une lueur d'étonnement.

— Je vous ai surpris. Pardonnez-moi, monsieur. Je vous ai pris pour un compatriote.

Comment avait-elle pu avoir pitié de lui ? Il emplissait l'espace, et elle avait l'impression d'être face à quelque redoutable prédateur. Elle recula encore, avec l'intention de se réfugier dans la salle de bal, mais il lui barra le passage.

— Cette saison, il y a beaucoup d'Américains à Londres, n'est-ce pas ?

Il avait vraiment l'air féroce. Bertie Pike, l'ancien fiancé de Merry au tempérament pourtant belliqueux, passerait pour une chiffé molle à côté de lui.

Elle était tellement troublée qu'elle répondit sans réfléchir :

— D'après le *Times*, les Américains sont trois fois plus nombreux qu'il y a dix ans.

Miss Fairfax, sa gouvernante, lui avait maintes fois répété qu'une jeune fille ne devait pas faire étalage de ses connaissances – les hommes détestaient se sentir moins instruits que les femmes. Cependant, Merry avait la certitude que cet individu ne se laissait pas désarçonner pour si peu. Il respirait la confiance en soi.

De fait, il se borna à hausser un sourcil narquois.

— Le *Times* explique-t-il ce phénomène ?

— Non, mais les jeunes Américains viennent souvent étudier à Londres dans vos Inns of Court<sup>1</sup>. Saviez-vous que cinq des signataires de notre Déclaration d'indépendance étaient inscrits à Middle Temple ?

Elle réprima une grimace. Décidément, elle accumulait les bévues. L'indépendance des États-Unis était un sujet épineux qui irritait fortement les Britanniques.

— Euh... bredouilla-t-elle. Si vous voulez bien m'excuser, monsieur, je vais récupérer mon cavalier pour la prochaine danse.

---

1. Institutions de formation professionnelle destinées aux avocats. Elles sont situées dans l'ouest de Londres, autour de la Cour royale de justice. Middle Temple existe encore aujourd'hui. (N.d.T.)

— Si je puis me permettre un conseil, les gentlemen anglais n'apprécient guère qu'on les « récupère ».

Il était visiblement amusé, ce qui la détendit.

— Je suis à Londres depuis peu, mais je me suis tout de même aperçue que beaucoup de gentlemen en sont au contraire enchantés.

Sur quoi, elle le gratifia d'un grand sourire, avant de se rappeler qu'une femme du monde n'était pas censée montrer ses dents.

— Je présume que vous faites allusion à ceux qui cherchent à épouser une jeune fille riche. Vous n'avez donc pas de coureurs de dot en Amérique ?

Sous-entendu : il n'en était pas un. Merry en avait assez de ces hommes qui insinuaient plus ou moins subtilement que sa fortune compensait avantageusement sa nationalité.

— Bien sûr que si. Mais chez nous, ils ont au moins l'intelligence de ne pas se montrer condescendants. À Londres, ils se comportent comme s'ils vous faisaient une faveur alors que, convenez-en, c'est plutôt le contraire.

— Vous marquez un point, concéda-t-il.

— Mais je suis injuste, poursuivit-elle. Les gentlemen anglais ont des titres à vendre, tandis que mes cousins – des Cabot, qui ont donc du pouvoir – ne portent pas cette particule nobiliaire qui oblige le commun des mortels à ramper devant eux.

— J'en déduis que vous n'êtes pas du genre à faire la courbette.

— Effectivement. Je préfère juger un homme sur son caractère et ce qu'il a accompli. Navrée d'être aussi directe, monsieur, vous portez peut-être un titre de noblesse...

Il esquaissa un sourire, d'où elle conclut que ce n'était pas le cas.

— Avez-vous rencontré beaucoup d'aristocrates... des ducs, par exemple ? s'enquit-il.



— J'ai fait la connaissance du duc de Villiers et, pas plus tard qu'hier soir, du prince de Galles. Pour être franche, ajouta-t-elle en baissant la voix, chacun de ces messieurs semble se prendre pour le sel de la terre. Mais je reconnais que la tenue vestimentaire du duc est digne d'un empereur et mérite à elle seule une profonde révérence.

Il éclata de rire, ce dont il parut le premier surpris.

— Maintenant, je dois vraiment retourner dans la salle de bal.

Cedric n'avait pas d'inquiétudes sur sa fidélité, elle en était certaine, mais ce n'était pas une raison pour prolonger ce tête-à-tête et provoquer un petit scandale.

Il ne bougea pas.

— Dites-moi une chose... êtes-vous représentative des femmes américaines ?

Merry hésita.

— Eh bien... oui, à certains égards.

— En quoi les Américaines diffèrent-elles de leurs congénères anglaises ?

— Nous parlons normalement, au lieu de gazouiller, répondit-elle avec malice. Nous ne nous évanouissons jamais, nous sommes de constitution robuste. Les Anglaises sont si fragiles, n'est-ce pas. Et nous buvons notre lait avec un nuage de thé.

— Vous trouvez que les dames qui se bousculent dans la salle de bal de lady Portmeadow se caractérisent par leur fragilité ?

Merry fit la moue, songeant à ces créatures aux yeux de rapace qui faisaient la pluie et le beau temps dans la bonne société londonienne.

— Il serait plus exact de dire que les Anglaises aspirent à la fragilité, ce qui n'est pas le cas des Américaines. Personnellement, j'estime qu'une femme doit rester elle-même. Je ne suis pas du genre à avoir des vapeurs, et je n'ai pas l'intention de changer.

— Pour ma part, je n'ai encore jamais vu une dame s'évanouir devant moi.

Il croisa les bras sur sa poitrine. Large, solide. Malgré elle, Merry laissa errer son regard sur son torse, ses cuisses musclées. Se giflant mentalement, elle s'obligea à le regarder dans les yeux. Il ne semblait pas avoir remarqué son manège.

Elle songea cependant que tante Bess n'avait pas tort : ces culottes moulantes qu'affectionnaient les Anglais étaient des plus seyantes.

Il attendait patiemment sa réaction, immobile. Il émanait de lui une autorité, une puissance qui lui rappelaient le chef mohawk qu'elle avait rencontré quand elle était enfant et qui l'avait durablement impressionnée.

— Jamais ? répéta-t-elle d'un ton moqueur. C'est que vous êtes chanceux ou fort peu attentif. Vous n'avez pas remarqué toute cette agitation, en début de soirée, lorsque Mlle Cernay s'est trouvée mal ?

— Je ne suis là que depuis un quart d'heure. Mais pourquoi Mlle Cernay s'est-elle évanouie ?

— Une souris lui aurait escaladé la jambe.

— Cela me paraît tout à fait invraisemblable, rétorqua-t-il, une lueur sardonique dans le regard. Lady Portmeadow est réputée pour sa... frugalité. Aucun rongeur ne voudrait s'installer chez elle et mourir de faim.

— En réalité, je parierais qu'elle s'est fait tripoter par lord Ma... euh, par quelqu'un, et que le choc lui a coupé la respiration. À moins qu'elle n'ait feint un étourdissement pour s'épargner d'autres outrages. Quoi qu'il en soit, je vous garantis qu'une Américaine aurait réagi plus énergiquement.

Il fronça les sourcils.

— Dois-je en conclure que vous savez qui est ce butor parce qu'il vous a également « tripotée » ?

— Le mot est peut-être un peu fort, répliqua Merry, notant qu'il avait soudain l'air menaçant. Disons plutôt... caressée.

La nuance ne le dérida pas.

— Qui est cette fripouille ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

Elle ne tenait pas à déclencher une bagarre.

— Si je comprends bien, en bonne Américaine, vous ne vous êtes pas évanouie.

— Certainement pas ! Je me suis défendue.

— Je vois... Et comment vous y êtes-vous prise ?

— Je lui ai piqué la main avec mon épingle à chapeau.

— Vraiment ?

Elle opina et lui montra l'une des deux épingles de diamants qui brillaient sur ses bras.

— En Amérique, on plisse le haut des gants de soie et on y fixe une épingle à chapeau. Ça tient le gant et c'est utile pour repousser les mains baladeuses.

— Très astucieux, commenta-t-il.

— N'est-ce pas ? Figurez-vous que le lord en question en a glapi de douleur. Tout le monde s'est retourné. Je lui ai tapoté la main en disant que je le plaignais car les furoncles sont terriblement douloureux, pouffa-t-elle. À propos... savez-vous que l'achillée millefeuille, ou herbe de la Saint-Jean si vous préférez, est très efficace pour soigner les furoncles et prévenir la calvitie ?

Elle sentit le rouge lui monter aux joues. Voilà qu'elle parlait de nouveau à tort et à travers. Il n'avait pas à craindre de devenir chauve. Malgré la pénombre, elle voyait que ses cheveux, quoique courts, étaient très épais.

Mais il se mit à rire, et elle l'imita. Pour la première fois depuis des jours et des jours, elle n'avait pas peur d'être elle-même. Cela ne semblait pas déplaire à son interlocuteur.

— Heureusement pour moi, je ne souffre pas de furonculose. Mais je n'imaginai pas que les jeunes femmes américaines étaient expertes dans ce domaine.

— Je suis trop bavarde, confessa-t-elle. J'oublie constamment qu'il vaut mieux garder certaines choses pour soi.

Une ombre de sourire jouait au coin de la bouche de l'inconnu.

— Pourquoi donc ?

— À Londres, certains sujets de conversation sont acceptables, d'autres – les plus nombreux, de très loin – sont interdits. Je m'épuise à essayer de ne pas me tromper.

— On peut parler de chapeaux mais pas de pustules ?

Cet homme était un libertin, décida Merry. Il avait au fond des yeux une étincelle attirante. Irrésistible, même.

— Exactement, répondit-elle. Les ladies anglaises se refusent à aborder des questions de mauvais goût.

— J'espère que vous n'ambitionnez pas de maîtriser l'art de ne rien dire ?

— Je crains que le papotage de bon goût ne soit pas dans mes cordes ! répliqua-t-elle en riant.

Elle éprouvait l'envie étrange de se confier à lui, peut-être simplement parce qu'il l'écoutait avec attention.

— Mais ce qui me déplaît vraiment, c'est que...

Elle s'interrompt brusquement. Ce qu'elle allait dire n'était pas élogieux pour les Anglais. Elle était une étrangère et le resterait jusqu'à son mariage avec Cedric : elle n'avait donc aucun droit de critiquer trop durement ce pays.

Mais le regard de cet inconnu l'envoûtait. Il semblait curieux de son point de vue d'Américaine, or il était le premier à s'y intéresser. Elle aimait Londres, ne fût-ce que pour les magnifiques parcs qu'elle avait visités ; cependant, certains aspects de la vie mondaine la rebutaient.

— Je n'apprécie guère la façon dont les gens se parlent, reprit-elle avec circonspection. Ils sont

brillants, terriblement spirituels, mais souvent... insultants.

Elle se sentit de nouveau rougir. Il devait la prendre pour une bécasse.

— J'apprécie un trait d'esprit, bien sûr. Mais, la plupart du temps, on rit aux dépens d'autrui.

— Ces gens tellement brillants ne racontent que des âneries. Ignorez-les.

— Ce n'est pas possible, alors j'apprends à garder mon calme.

— Je crois que j'aimerais beaucoup vous voir vous déchaîner.

— Moquez-vous de moi si ça vous chante, monsieur, mais je vous garantis qu'il est extraordinairement difficile pour une Américaine de devenir une parfaite lady anglaise. Essayez donc un peu, vous m'en direz des nouvelles.

Quand il souriait, une fossette adorable se creusait dans sa joue.

— J'échouerais à coup sûr. Pour commencer, j'aurais beaucoup moins d'allure que vous en robe du soir.

Cela restait à prouver, car Merry était trop grande pour posséder la grâce requise chez une lady – l'implacable miss Fairfax le lui avait seriné durant des années.

— Pour en revenir à des questions autrement importantes, poursuivit-il, savez-vous pourquoi les Américains versent le thé dans le lait et non l'inverse ?

— Parce que c'est ainsi qu'il faut faire, naturellement ! plaisanta-t-elle.

— Erreur... Vos compatriotes versent le thé dans le lait pour l'ébouillanter, au cas où il ne serait pas très frais.

— Seigneur Dieu ! Seriez-vous aussi ignorant des mœurs américaines que les invités de lady Portmeadow ? Jamais la gouvernante de ma tante ne servirait du lait tourné, elle en mourrait d'humiliation !

— Alors expliquez-moi pourquoi les Américains mettent d'abord le lait dans leur tasse.

— C'est bien meilleur. Vous autres Anglais faites l'inverse pour prouver que votre porcelaine de Chine est de premier ordre. Si vous versez de l'eau bouillante sur une porcelaine de qualité médiocre, elle se fêle. Le lait froid la protège. Et avant que vous posiez la question, sachez que nous autres Bostoniens avons aussi de la belle vaisselle.

Flûte... Voilà qu'elle gesticulait encore, une mauvaise manie dont elle devait impérativement se guérir. Cedric lui avait dit une fois qu'une lady ne ressemblait pas à une chanteuse d'opéra italienne.

Mais le sourire de cet inconnu...

*Sauve-toi avant de commettre une bêtise*, se dit-elle.

— Excusez-moi, monsieur, il faut à présent que j'aille à la recherche de mon cavalier. Ou plutôt que je m'arrange pour qu'il me « récupère »... plaisanta-t-elle.

Comme il ne bougeait pas, elle s'écarta, avec l'intention de le contourner.

— Ayez la bonté de satisfaire ma curiosité, murmura-t-il. Comment se fait-il que les hommes de votre pays vous aient laissée partir ?

Il n'avait pas le droit de regarder une jeune femme fiancée avec cette lueur dans les yeux – même s'il ne savait pas qu'elle l'était car le diamant était caché sous son gant.

Il s'approcha, si près qu'elle perçut la chaleur de son corps. Il contemplait sa bouche, avec cette expression avide qu'avait naguère Bertie quand le désir s'emparait de lui.

Une comparaison stupide, car cet homme était anglais et savait manifestement contrôler ses émotions.

Son regard descendit sur sa gorge, ses seins... jusqu'à ses mains gantées. Il fronça les sourcils.

— Vous êtes mariée ?

— Non ! répondit-elle précipitamment. Je... En fait, je...

Elle aurait dû dire que, depuis une heure, elle était fiancée avec Cedric. Mais, pour une raison mystérieuse, ce fut une autre vérité qu'elle lui livra :

— À Boston, voyez-vous, je ne jouis pas d'une excellente réputation.

Il scruta un instant son visage.

— Vous me surprenez.

— Oh... je ne suis tout de même pas déshonorée, mais je... eh bien, pour être honnête, j'ai été amoureuse. Et pas juste une fois. Notez que ce n'était pas véritablement de l'amour, puisque je me suis rendu compte de mon erreur. Enfin bref... j'ai rompu mes fiançailles. À deux reprises.

— Dans ce cas, vous avez appris une précieuse leçon sur cette émotion largement surfaite qu'on appelle l'amour, rétorqua-t-il négligemment. Mais pourquoi cela aurait-il entaché votre réputation ?

— Je suis d'une incohérence effroyable, comprenez-vous. J'ai commis une erreur particulièrement regrettable avec mon deuxième fiancé, qui était beaucoup plus intéressé par ma fortune que par ma petite personne. Il a porté plainte pour rupture de promesse de mariage. Et tout le monde l'a su, évidemment.

— C'est lui que cela discrédite, pas vous, objectait-il, visiblement amusé.

— Ne souriez pas, je vous assure que ce n'était pas drôle ! Dermot avait emprunté de l'argent sur la foi de notre future union.

— La plainte a été portée devant un tribunal ? Je me refuse à croire qu'un juge, fût-il américain, accorderait des dommages et intérêts à un pareil sa... hmm, à une canaille de cet acabit.

— Ce n'est pas allé aussi loin. Mon oncle a arrangé l'affaire. Mais les gens en ont fait des gorges chaudes et comme j'avais rompu mes précédentes fiançailles, d'aucuns disent que je suis...

— D'une infidélité chronique ?

Elle opina en grimaçant.

— Et qu'est-il advenu du premier fiancé ?

— Bertie avait un très joli nez, mais il était terriblement belliqueux.

— J'avoue que je ne me suis jamais vraiment penché sur les nez...

Sur ces mots, il inclina la tête pour examiner celui de Merry. Elle eut soudain la bouche sèche. Il sentait merveilleusement bon – une odeur de savon et de bruyère. Machinalement, elle humecta sa lèvre inférieure du bout de la langue. Leurs regards se rencontrèrent, une fraction de seconde, puis il releva la tête. Il paraissait impassible, alors qu'elle sentait son cœur battre au fond de sa gorge.

— Votre nez est tout à fait charmant, déclara-t-il.

— Le... Le vôtre aussi, bafouilla-t-elle.

Ni trop gros, ni trop long ou trop pointu. Son nez était parfait, et Merry s'y connaissait.

— En revanche, je peux être belliqueux, ajouta-t-il.

Elle en éprouva une bouffée de plaisir qui l'étourdit.

— Vous êtes-vous déjà battu en duel ? s'enquit-elle d'un air sévère.

— Non.

— Bertie, lui, s'est battu deux fois.

— Ce n'est pas si...

— Durant notre premier mois de fiançailles, précisa-t-elle.

— Peut-être l'avait-on provoqué ? Quand on a une fiancée comme vous, on ne doit pas bien supporter que d'autres lui tournent autour. Car je suppose que les hommes s'empressent autour de vous ? Je comprends que Bertie ait voulu vous garder pour lui.

Le sang battait si fort à ses tempes, tel un ruisseau dévalant le flanc d'une montagne, qu'elle en était assourdie.

— Ses deux adversaires l'avaient bousculé par inadvertance dans la rue. Cela n'avait rien à voir avec moi.



— Ah... c'était donc un vrai bagarreur.

Sa voix grave et chaude l'enveloppait, et elle eut soudain l'impression étrange que la terrasse s'était détachée du reste de la demeure, qu'ils voguaient tous les deux sur une mer sombre et chaude.

— Il m'avait offert un anneau orné de fleurs découpées. Quand je le lui ai rendu, j'ai cru qu'il allait me provoquer en duel, moi aussi.

— Des fleurs découpées ? En Angleterre, ce sont les très jeunes filles qui s'offrent cette sorte de bague.

— Elle était jolie, rétorqua-t-elle, prenant loyalement la défense de Bertie. Les fleurs formaient les lettres de mon nom.

— Voyez-vous ça... ironisa-t-il.

Il s'était encore rapproché, sans qu'elle s'en aperçoive.

— Et comment, je vous prie, des motifs découpés peuvent-ils former les lettres d'un nom ?

— Dans le langage des fleurs, chacune a une signification. C'est... C'est un langage, bredouilla-t-elle lamentablement, car son regard noir et brûlant lui coupait ses moyens.

Dans la salle de bal, les musiciens attaquaient une nouvelle danse. Merry sursauta.

— Il faut que je...

— Racontez-moi d'abord la fin de l'histoire, commanda-t-il.

Merry n'était pas du genre à accepter qu'on lui donne des ordres, pourtant elle se surprit à répondre :

— Il n'y a rien à raconter. J'ai rendu sa bague à Bertie et j'en ai été désespérée. Même chose avec Dermot.

— Vous avez donc rendu à Dermot sa bague ornée de fleurs découpées.

— Non, rétorqua-t-elle, réprimant un sourire. Il était tellement fier de ses beaux cheveux dorés qu'il en avait fait sertir une mèche.

Silence. Puis l'inconnu, renversant la tête en arrière, éclata de rire.

Sa rupture avec Dermot avait été si pénible que Merry s'interdisait de repenser à leurs fiançailles. En rire était cependant un apaisement.

— Vous êtes donc venue à Londres pour oublier vos déboires, reprit-il.

— Ma tante craignait que plus personne ne souhaite m'épouser.

Elle n'aurait pas dû se trouver sur cette terrasse, dans le noir, à bavarder avec un inconnu. En réalité, elle aurait dû lui avouer qu'un homme venait de demander sa main et qu'elle avait dit oui.

— Votre tante sous-estime vos attraits. Je présume que la plupart des Américains penseraient simplement que vous n'avez pas encore rencontré l'homme qu'il vous faut. Et que, lorsque vous l'aurez rencontré, vous lui serez fidèle comme une tourterelle.

Les yeux de l'inconnu s'attardaient sur ses lèvres trop charnues, puis ils glissèrent jusqu'à ses seins trop généreux – la mode était aux petites poitrines – que couvraient à peine quelques tortillons de soie rose.

Elle prit une inspiration, ce qui ne l'aida guère car ses narines s'emplirent de nouveau de cette odeur de savon et de bruyère à laquelle se mêlait une note plus poivrée. Masculine.

Les joues en feu, elle s'obligea à fixer un point par-dessus son épaule pour ne pas croiser son regard.

— Personnellement, que vous vous soyez débarrassée de deux fiancés ou de vingt, cela me serait indifférent.

Quand elle s'enhardit à le regarder en face, elle s'aperçut qu'il concentrait son attention sur son front, ainsi que l'exigeait la politesse. La douceur de sa voix la fit cependant frissonner de la tête aux pieds.

Une image incongrue lui traversa soudain l'esprit : lui torse nu, luisant de sueur, haletant...

Quel mouche la piquait ?

— Merci, chevrota-t-elle. Vous êtes très aimable, j'ai été ravie de bavarder avec vous.

Sur quoi elle le contourna et fit un pas en direction de la porte-fenêtre.

Une main large et forte se posa sur sa taille, l'obligeant à pivoter. Elle se retrouva pressée contre lui.

Le contact de ce torse puissant fit courir sur les nerfs de Merry de délicieuses fourmis. Miss Fairfax en eût été épouvantée. Pourtant, au lieu de se dégager, Merry soutint son regard.

— Qui vous a « tripotée », pour reprendre votre terme ? demanda-t-il.

— Et vous, qui vous a mis en colère ? Quand vous êtes sorti sur la terrasse, vous étiez furieux.

— Mon imbécile de frère. À vous, maintenant, de répondre à ma question.

Il y avait tant d'intensité dans ses yeux sombres qu'elle en avait les jambes flageolantes. Mais jamais, au grand jamais, elle ne laisserait un inconnu l'embrasser.

— Quelle question ? répondit-elle d'une voix mourante qui lui parut ridicule.

— Qui vous a tripotée ?

Il avait cet air de guerrier indien qu'elle trouvait absurdement fascinant. Alors, sans réfléchir, elle lui dit la vérité :

— Lord Malmsbury... Il a tendance à laisser ses mains s'aventurer un peu partout.

— Ne vous approchez plus de ce malotru, grommela-t-il.

Cette fois, Merry recula.

— Merci de vous préoccuper de mon sort, déclara-t-elle dignement, mais ce n'est pas une raison pour me donner des ordres. J'avais déjà décidé d'éviter ce monsieur. Il n'était d'ailleurs pas disposé à faire plus ample connaissance avec moi, et ceci grâce à mon épingle à chapeau.

— Entre votre arme secrète et le coup des furoncles, je doute qu'il y revienne, acquiesça-t-il, retrouvant le sourire. Une fois que nous aurons été présentés dans les règles, puis-je espérer, si je promets de ne pas vous tripoter, que vous m'accorderez une danse ?

Merry songea qu'elle aimerait beaucoup que cet homme la touche. Quelle idée effarante. Elle était fiancée, bonté divine !

Il s'inclina profondément devant elle.

En réponse, Merry exécuta une révérence dans les règles de l'art, qui aurait satisfait miss Fairfax. Puis, sans un regard en arrière, elle regagna la salle de bal. Contrairement à ce que répétait naguère sa gouvernante, elle savait se contrôler.

Elle attendit d'être presque de l'autre côté de la salle pour tourner la tête vers la terrasse.

Il avait disparu.

Elle s'assit sur une banquette, le long du mur, et entreprit son examen de conscience. Pourquoi se conduisait-elle de cette façon ? Était-elle réellement aussi volage que le chuchotaient les mauvaises langues à Boston ? Pourtant, même si elle s'était trompée dans le choix de ses deux premiers fiancés, elle n'était pas capricieuse.

Elle s'était sincèrement crue éprise de Bertie et de Dermot. Durant les fiançailles, jamais elle n'avait flirté avec un autre homme.

Encore qu'elle n'eût pas flirté avec l'inconnu, pas vraiment, se défendit-elle *in petto*.

Quoique... Bon, d'accord, elle avait flirté.

Oh, pourquoi ne l'avait-elle pas giflé quand il l'avait prise par la taille ? Ou du moins, pourquoi ne lui avait-elle pas dit qu'elle allait se marier ?

Au lieu de quoi, elle l'avait contemplé comme une idiot, en attendant qu'il l'embrasse.

Elle avait dû l'amuser. Sans doute était-elle passée pour une oie blanche, tourneboulée par son impressionnante stature et sa ténébreuse personnalité.

Dieu que tout cela était embarrassant...

La prochaine fois qu'elle le croiserait, il faudrait lui faire comprendre qu'elle était amoureuse et avait tout oublié de leur entretien. Susurrer quelque chose du genre : « Oh, mais ne nous sommes-nous pas déjà croisés ? J'avoue que je ne m'en souviens plus ! »

— Te voilà, ma chérie ! s'exclama tante Bess, surgissant brusquement devant elle.

Elle lui mit dans les mains un verre rempli à ras bord.

— Cedric est allé te chercher un rafraîchissement. Ce garçon est plein d'égards.

— Merci, murmura Merry.

— Il est retourné dans la salle de jeu avec ton oncle. Tu le verras plus tard. Sa voiture a un problème d'essieu, si j'ai bien suivi, et ton oncle a proposé de le ramener chez lui dans notre voiture. Il a accepté avec une grâce exquise, tu aurais dû voir ça. Il a des manières extraordinairement raffinées. Lustré comme de la cire.

— Allons bon, fit Merry avec un effort pour se ressaisir – cette conversation sur la terrasse n'avait aucune importance, elle ne reverrait sans doute jamais l'inconnu. Tante Bess, cette comparaison n'a pas de sens. On utilise la cire pour lustrer quelque chose.

— Oh, tu comprends bien ce que je veux dire, rétorqua Bess, imperturbable. Ce garçon luit comme du cuivre.

Alors que Merry ouvrait la bouche pour expliquer pour la énième fois la notion de métaphore, Bess lui coupa énergiquement la parole :

— Taratata ! Tu as de la chance de l'avoir, ma chérie, un point c'est tout !

Sur ces entrefaites, M. Kestrel s'approcha d'elles et, après les avoir respectueusement saluées, déclara :

— Je crois, mademoiselle Pelford, que vous m'avez accordé la prochaine danse.

— Absolument, répondit Merry en souriant.

Cedric lui avait conseillé de tenir M. Kestril à distance, sous prétexte qu'il n'était pas « de leur monde ». Cependant, Merry l'aimait bien. Il était plus grand qu'elle – ce qui n'était pas si fréquent – et il en savait long sur le jardinage.

— Luisant comme un lingot du royaume des fées !  
décréta subitement tante Bess.

Un pli perplexe s'imprima sur le front de M. Kestril.

— Plaît-il ?

— J'ai dit que lord Cedric, le fiancé de Merry, luisait comme du cuivre, mais j'essaie de trouver une image plus percutante. Et ma muse m'a soufflé celle-ci : un lingot de conte de fées.

— Ma tante est poète, précisa Merry.

— Je n'ai pas cette prétention, protesta modestement Bess, agitant son éventail. Un poète a forcément du génie. Moi, je me contente de jouer avec les mots.

— Comparer lord Cedric à un lingot me semble pourtant un trait de génie, commenta M. Kestril avec ironie.

— Il a les cheveux dorés, n'est-ce pas ?

Tandis que l'orchestre attaquait une gavotte, il s'inclina et offrit son bras à Merry qui y posa sa main. Et durant toute la danse, elle ne regarda que son cavalier. Elle ne voulait voir personne d'autre.

Hormis son fiancé, bien entendu.

## 2

Octavius Mortimer John Allardyce, sixième duc de Trent, regagna la salle de bal avec la sensation d'avoir reçu un coup de poing au plexus.

Tout à l'heure, il venait à peine d'arriver et de baiser la main de lady Portmeadow que son frère jumeau, Cedric, s'était précipité pour lui annoncer – d'une voix assez forte pour que tout le monde alentour l'entende – qu'il était désormais fiancé.

Trent avait failli pousser un cri de joie triomphale. Il s'était contenu et borné à féliciter son frère.

Il allait demander quand il aurait le plaisir de faire la connaissance de sa future belle-sœur lorsque Cedric avait ajouté – aussi tranquillement que s'ils parlaient de la pluie et du beau temps – qu'il avait donné à sa fiancée *la* bague de diamants.

Celle de leur mère, en l'occurrence. Le plus précieux de leurs bijoux de famille, pécuniairement et symboliquement : cette bague avait brillé au doigt de leur grand-mère paternelle et de leurs aïeules sur des générations.

En d'autres termes, son frère avait raflé la bague traditionnellement portée par la duchesse de Trent et qui, par conséquent, devait revenir à l'épouse de Trent. Peut-être aurait-il été bien inspiré de la garder sous clé, mais l'idée que Cedric s'en empare ne lui avait même pas effleuré l'esprit.

Faucher ainsi un diamant aurait pu, chez un autre, être une marque de cupidité. Pas chez Cedric. Il n'était pas mû par l'appât du gain, mais par une jalousie féroce contre son frère. Trent avait bien vu que Cedric jubilait. Il lui avait annoncé son exploit en public, pour le provoquer, le pousser à piquer une colère devant le gratin londonien. Il aurait adoré que Trent se rue sur la fiancée pour lui arracher la bague. Le scandale aurait distraît la bonne société pendant des lustres.

Mais Trent ne se serait pas abaissé – plutôt mourir ! – à se quereller avec son jumeau devant témoin ou, pire, à réclamer le bijou à sa future belle-sœur qui n'était pour rien dans cette histoire.

Sans un mot, il avait donc tourné les talons et était sorti sur la terrasse. Il contemplait le jardin plongé dans l'obscurité quand il avait senti une main légère sur son bras...

Et maintenant qu'il était de retour dans la salle de bal, observant les danseurs virevolter au son de la musique, il s'interrogeait sur ce qu'il venait de vivre.

Lui qui n'appréciait guère les Américains.

Il les trouvait généralement effrontés – elle l'était, elle aussi. Elle l'avait regardé droit dans les yeux, comme si elle était de sang royal. Directe, résolue, sans une once de respect pour son titre.

Elle était pourtant la créature la plus ravissante qu'il eût jamais rencontrée, avec ses boucles luxuriantes qui avaient la couleur et l'éclat des châtaignes à l'automne, et sa bouche pareille à une rose dont le rouge tendre ne devait rien au fard. Elle était mince mais pulpeuse, et assez grande pour qu'il puisse l'embrasser sans attraper un torticolis.

Mais c'étaient ses yeux qui l'avaient complètement désarçonné. Des yeux d'un gris de brume, lui semblait-il. En tout cas, il avait clairement vu, malgré la pénombre, qu'ils pétillaient d'intelligence et



d'humour. Et qu'ils étaient un miroir où se reflétaient ses moindres émotions.

Sa franchise le changeait agréablement des savantes dissimulations qui avaient cours dans sa famille. Son père, comme tout homme abusant de la boisson, avait la manie du secret. Quant à sa mère, Dieu seul savait ce qu'elle pensait exactement. Trent ne se souvenait pas qu'elle eût jamais exprimé une opinion ni manifesté un sentiment autre qu'un mécontentement général.

L'Américaine, elle, ne cachait pas ce qu'elle éprouvait. Celui qu'elle épouserait se régalerait de l'entendre exprimer sans détour le fond de sa pensée. Ce veinard allait bien s'amuser.

Trent n'avait jamais envisagé qu'on pût rire avec son épouse. Quand il lui arrivait de songer à la future duchesse, il imaginait une femme réservée qui ne se cramponnerait pas à ses basques, ne lui infligerait pas de scènes pénibles et ne réclamerait pas qu'il soit à ses pieds.

Cependant, Trent n'était pas du genre à tergiverser lorsqu'une évidence s'imposait à lui.

Il épouserait donc cette jeune femme parce que tout en elle lui plaisait. Certes, elle ne serait ni respectable ni docile. Mais au moins elle ne serait pas hypocrite. Elle ne ressemblerait en rien à sa mère – tant mieux !

Jusqu'à aujourd'hui, il n'avait jamais eu conscience d'attendre, en quelque sorte, la femme idéale. Eh bien, il s'avérait qu'il attendait une Américaine à l'opulente chevelure qui le regardait droit dans les yeux et se moquait éperdument qu'il soit duc.

La femme de Cedric n'aurait qu'à garder la bague de diamants. Trent en offrirait une autre à son Américaine, encore plus belle et précieuse. Ils instaureraient une nouvelle tradition, et cette bague de fiançailles brillerait au doigt de toutes les duchesses à venir.

Il ne lui restait plus, à présent, qu'à découvrir comment elle s'appelait, s'arranger pour lui être présenté dans les règles, et informer son chaperon qu'il comptait lui rendre visite dès demain.

Quiconque l'entendrait prononcer ces mots devinerait que l'Américaine serait la prochaine duchesse. La rumeur se répandrait dans Londres dès potron-minet.

Trent s'aperçut qu'il souriait béatement lorsqu'il croisa le regard perplexe d'un de ses anciens camarades de pension.

Lord Royston leva son verre.

— Excellent champagne, n'est-ce pas ?

— Tout à fait.

— Tu n'as pas de verre.

— Hmm... Excuse-moi, Royston, je dois parler à notre hôtesse.

— Je te conseille de goûter au champagne avant qu'il n'y en ait plus. La dernière fois que je l'ai croisée, lady Portmeadow rôdait autour du buffet pour s'assurer que personne n'en buvait trop.

— Hmm, je...

— Deux malheureux plats de sandwichs au concombre en guise de festin... quelle honte ! enchaîna Royston qui le dévisageait avec insistance.

Était-il donc devenu si revêche que ses relations n'en revenaient pas de le voir sourire ? Royston l'observait comme s'il lui était brusquement poussé des cornes.

Alors qu'il réprimait de nouveau un sourire, lord Royston, de plus en plus dérouté, battit des paupières.

— Il paraît que ton frère s'est trouvé une femme.

— C'est aussi mon cas.

— Vraiment ? Et qui est la future duchesse ?

— Je ne lui ai pas encore fait ma demande, je préfère donc rester discret.

— Oh, tu n'as pas à redouter un refus, mon cher duc. Mais je bois à ton mariage, puisqu'il te rend manifestement joyeux. Je ne t'avais pas vu sourire depuis des années.

Trent le salua et se dirigea vers le buffet, dressé dans une antichambre ouvrant sur le hall. Il n'avait effectivement guère eu l'occasion de s'amuser, songeait-il, toutes ses journées étant consacrées au sauvetage du patrimoine largement dilapidé par son père.

Mais les choses changeraient quand il serait marié avec son Américaine qui assurait n'avoir jamais de vapeurs et qui l'avait jaugé d'un œil, lui semblait-il, admiratif.

Un regard qui s'était même posé – fugitivement – sur son bas-ventre.

À ce souvenir, un feu dévorant éclata dans ses veines. S'ils n'avaient pas risqué d'être surpris, il l'aurait embrassée. À plusieurs reprises durant leur conversation, il avait failli s'emparer de sa bouche. De tout son corps. Il aurait voulu la pousser contre la balustrade et l'embrasser jusqu'à ce que le désir voile ses beaux yeux brillants d'intelligence.

Il trouva lady Portmeadow, ainsi que l'avait prévenu Royston, en train de surveiller le buffet et, probablement, de compter les sandwiches au concombre disparaissant dans l'estomac de ses invités.

Il en prit un, juste pour le plaisir de la faire bisquer, et quand elle s'approcha de lui, il en rafla un deuxième.

— Je suis extrêmement honorée que vous ayez pu vous joindre à nous, déclara-t-elle avec un sourire forcé. Votre chère mère me manque beaucoup, voyez-vous. Surtout ce soir.

Hochant la tête d'un air vague, il s'octroya un troisième sandwich. Quoique peu consistants, ils étaient étonnamment bons.

— Je vous remercie vraiment d'être là pour les débuts de ma fille Edwina, enchaîna lady Portmeadow.

Trent hocha de nouveau la tête, dérouté. Ce bal n'était-il pas destiné à récolter des fonds pour le nouvel hospice que soutenait son frère ?

— Je n'ai pas jugé nécessaire de donner deux bals dans l'année, expliqua son interlocutrice. Inutile de jeter l'argent par les fenêtres, n'est-ce pas ? La réception de ce soir était l'occasion pour Edwina de faire ses débuts dans le monde. Voilà pourquoi je vous suis reconnaissante d'être venu remplacer en quelque sorte votre chère mère, qui était la marraine de ma fille.

Trent opina.

— Je vais vous conduire à Edwina, décréta lady Portmeadow, prenant son bras pour le ramener dans la salle de bal – et l'éloigner du buffet. Vous constaterez qu'elle a beaucoup changé. Dieu merci, ses taches de rousseur, qui m'inquiétaient tant, se sont effacées.

— Je ne doute pas qu'elle soit ravissante, marmonna Trent.

Edwina ne lui avait pas laissé un souvenir impérissable. Mais, pour être juste, la dernière fois qu'il l'avait croisée, elle n'avait qu'une dizaine d'années.

— Votre frère m'a dit que, depuis l'ouverture de la session parlementaire, vous passez beaucoup de temps à la Chambre des lords. À propos, lord Cedric a dû vous annoncer la bonne nouvelle ?

— En effet.

— Je suis si contente pour lui, enchaîna lady Portmeadow, baissant la voix. Votre mère se faisait du souci pour lui, vous le savez. J'ai si souvent pensé à elle durant ces dernières années, en vous voyant tous les deux devenir des hommes. C'est que les cadets posent fréquemment des problèmes à leurs parents. Il est bien difficile pour un jeune garçon de se lancer dans la vie sans aucun patrimoine.

Trent ne réagit pas. La plupart des gens ignoraient, heureusement, que Cedric avait perdu au jeu un domaine entier.

— Ce futur mariage n'est évidemment pas parfait sur tous les plans, poursuivit lady Portmeadow sur le ton de la confidence. Mais la perfection n'est pas de ce monde, n'est-ce pas ?

Ah... Cedric avait dû se trouver une héritière affligée de dents de lapin ou d'une coquetterie dans l'œil.

Trent aurait dû le plaindre, mais son Américaine occupait son esprit. La plupart des jeunes Anglaises n'auraient pas eu l'audace de converser longuement avec un inconnu sur une terrasse, dans la pénombre, de crainte d'être compromises. Son Américaine, elle, se moquait de ces règles absurdes qui compliquaient tellement les relations dans la haute société londonienne.

Elle s'était approchée de lui et lui avait touché le bras. Mais pas pour harponner un duc. Elle ignorait qui il était. En réalité, il avait l'impression que si elle s'en était doutée, elle l'aurait fui.

Trent réprima un sourire. Il avait hâte de lui être présenté.

— Mais où est donc ma fille ? dit lady Portmeadow, s'arrêtant sur le seuil de la salle de bal.

À en juger par sa façon d'agripper le bras de Trent, elle considérait que son Edwina avait l'étoffe d'une duchesse.

— Ah, je la vois là-bas, qui danse avec le vicomte de Bern.

Trent, qui avait le sens de l'opportunité, s'empressa d'en profiter.

— Je serai enchanté qu'elle m'accorde une danse un peu plus tard. En attendant, puis-je vous demander une faveur ?

— Mais bien sûr, Votre Grâce.

— J'aimerais être présenté à une jeune femme que j'ai aperçue tout à l'heure.

— Mais bien sûr, répéta lady Portmeadow d'un ton nettement moins enthousiaste.

Son instinct maternel et sa vanité d'hôtesse se livraient bataille, le premier lui commandant de ne pas lâcher un duc qui ferait un gendre idéal, la deuxième lui soufflant que jouer les entremetteuses

pour le célibataire le plus convoité de la ville lui vaudrait une certaine gloire.

Trent fouillait la salle du regard, à la recherche de son Américaine. Il la repéra vite et ne fut pas mécontent de constater qu'elle était, dans l'éclatante lumière des candélabres, aussi séduisante que dans la pénombre.

Elle se tenait à quelques mètres d'eux, un verre de citronnade dans la main, à côté d'une blonde maigrelette à l'air grognon qui écoutait, en opinant du bonnet, pérorer Nigel Hampster.

« Séduisante » n'était pas le qualificatif qui convenait. L'Américaine avait un visage en forme de cœur et un petit nez retroussé. Elle était adorable.

Non, cet adjectif – qui ne lui plairait certainement pas – ne lui rendait pas non plus justice. Elle n'était pas vêtue de blanc, comme la plupart des jeunes invitées. Elle portait une robe rose qui n'avait rien de virginal.

La taille haute mettait admirablement en valeur ses seins ronds, le décolleté frôlait la limite de la décence et l'étoffe soyeuse moulait ses formes généreuses de façon suggestive.

Une femme sensuelle. Complexe.

Candide, en un sens.

Irrésistible.

Hampster débitait des plaisanteries à la blonde, mais un âne aurait vu qu'en réalité c'était pour l'Américaine qu'il se donnait tout ce mal. Elle fixait sur lui son regard pénétrant, un rien méprisant. Un vague sourire errait sur ses lèvres cerise.

Trent se surprit à sourire, lui aussi. Elle serait une duchesse magnifique.

— À qui souhaiteriez-vous que je vous présente, Votre Grâce ? Oh... lady Caroline ! dit lady Portmeadow qui avait suivi la direction de son regard. Quelle magnifique chevelure, n'est-ce pas, et d'une couleur vraiment singulière. C'est la fille des Wooton,





11753

*Composition*  
FACOMPO

*Achevé d'imprimer en Italie*  
Par GRAFICA VENETA  
*Le 26 mars 2017*

Dépôt légal : avril 2017  
EAN 9782290143261  
OTP L21EPSN001628N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

*Diffusion France et étranger : Flammarion*